Cahiers de recherches médiévales et humanistes
Journal of medieval and humanistic studies

23 | 2012
Pour une poétique de l'exemplum courtois

Héloïse, vie et œuvres

Pascale Bourgain

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/crmh/12833
DOI : 10.4000/crm.12833
ISSN : 2273-0893

Éditeur
Classiques Garnier

Édition imprimée
Date de publication : 30 juin 2012
Pagination : 211-222
ISSN : 2115-6360

Référence électronique
Pascale Bourgain, « Héloïse, vie et œuvres », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 23 | 2012, mis en ligne le 30 juin 2015, consulté le 15 décembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/crmh/12833 ; DOI : https://doi.org/10.4000/crm.12833

Tous droits réservés

Héloïse, vie et œuvres

Abstract : Much has been written about Heloïse, but a clear distinction cannot always be made between the few things that are known for certain and what can be seen as purely hypothetical. This article takes into account the latest research and offers an accurate restatement of what is known or can be assumed about her life, her family, her background and her works. It deals with issues still being debated among specialists, such as Heloïse's date of birth, her parents' identity, the authenticity of the letters she exchanged with Abélard and of the works which can be attributed to her, among which the author of this article does not include the recently re-discovered Epistole duorum amantium. *It endeavours to draw a clearer picture of the complex personality of this great intellectual, a remarkable abbess with an independent spirit, whose letters reveal the depth of her learning and her mastery of the art of writing.*

Résumé : On a beaucoup écrit sur Héloïse, mais sans toujours faire la part du peu de choses que l'on connaît avec certitude et de ce qui relève de la reconstruction hypothétique. En tenant compte des recherches les plus récentes, cet article fait une mise au point précise sur ce que l'on peut savoir de sa vie, de sa famille, de son milieu et de ses œuvres, en abordant des questions encore débattues par les spécialistes, telles que celles de sa date de naissance, de sa famille, de l'authenticité des lettres qu'elle aurait échangées avec Abélard et des différentes œuvres que l'on peut lui attribuer, dont l'auteur exclut les Epistole duorum amantium *récemment redécouvertes. Il s'efforce de mieux dessiner la personnalité complexe de cette grande intellectuelle qui fut une remarquable abbesse, se signalant par son indépendance d'esprit, et dont les lettres témoignent d'une profonde culture et d'un art d'écrire très sûr.*

> Qui était Héloïse ? Une femme sur laquelle on sait quelques petites choses, à propos de quoi on en brode beaucoup d'autres ...[1]

La vie.

Une jeune personne de bonne famille, mais dont on ne cite jamais les parents. Seule sa mère a un nom, parce que les moniales du Paraclet priaient une fois par an pour la mère de leur abbesse, à l'anniversaire de sa mort : Hersende. Héloïse était orpheline certainement, illégitime peut-être. Situation qui excite l'imagination (n'a-t-on pas supposé fort ridiculement une Jeanne d'Arc fille de Charles VI ?).

[1] Les meilleurs ouvrages récents sur la question sont G. Lobrichon, *Héloïse, l'amour et le savoir*, Paris, Gallimard, 2005 ; J. Verger, *L'amour castré. L'histoire d'Héloïse et Abélard*, Paris, Herman, 1996 ; et M. Clanchy, *Abélard*, trad. de l'anglais, Paris, Flammarion, 1997. On trouvera aussi les articles de P. von Moos rassemblés dans son *Abaelard und Heloise*, *Gesammelte Studien zum Mittelalter*, ed. G. Melville, I, Münster (LIT) 2005.

Visiblement, elle n'est pas de ces héritières qu'on marie pour transmettre des biens. Mais de bonne famille : un oncle maternel chanoine de Notre-Dame, c'est-à-dire un haut dignitaire qui ne peut être nommé sans l'assentiment du roi, jouissant des revenus qui sont attachés à cette dignité et d'une maisonnée complète dans le cloître Notre-Dame... La naissance hors mariage est possible sinon probable. Elle n'était d'ailleurs pas aux XI^e^ et XII^e^ siècle, où la légitimité était encore confuse, une tare aussi lourde qu'au XIX^e^, et le clan n'abandonnait nullement les enfants nés hors mariage. Il ne figure pas un mot de blâme sur Héloïse dans les rares sources contemporaines qui la citent, ni sur sa naissance, ni sur ses amours d'ailleurs[2].

Qui était son père ? On a supposé qu'elle était apparentée à la puissante famille des Garlande, grands officiers de la couronne[3], d'autant plus qu'il semble qu'Abélard, au début de sa carrière, ait des succès lorsque les Garlande sont au pouvoir, et s'éloigne de Paris lorsqu'ils sont en disgrâce. C'est une hypothèse assez plausible, mais il y en a d'autres. Les protecteurs du couvent d'Argenteuil, où elle fit ses études avant de revenir près de son oncle, étaient les Montmorency. Les Montmorency, liés aux Garlande, ou les Beaumont qui en étaient proches, seraient une possibilité. Une Hersende de Montmorency et le cinquième frère Garlande, Gilbert, propose Guy Lobrichon ? Autre hypothèse[4] : Il y a une Hersende célèbre dans un laps de temps qui conviendrait, c'est Hersende de Fontevrault, choisie par Robert d'Arbrissel pour diriger le monastère double qu'il avait fondé. La date de mort de cette Hersende, dans l'obituaire de Fontevraud, coïnciderait à deux jours près avec celui de la mort de la mère d'Héloïse. Elle était d'excellente famille champenoise, veuve du seigneur de Montsoreau, et avait des liens familiaux avec les Montmorency. On reprocha à Robert d'Arbrissel d'accueillir près de lui, dans une vie religieuse d'un évangélisme que certains trouvaient subversif, des femmes qui abandonnaient leurs époux ou qui étaient veuves ou abandonnées par eux, même avec de jeunes enfants. Robert finit par institutionnaliser Fontevrault où Hersende devient moniale cloîtrée et prieure vers 1101. Si elle est bien la mère d'Héloïse, elle aurait pu, à cette occasion, confier sa fille encore toute enfant à Argenteuil, couvent de religieuses de bonnes familles. Fulbert, son oncle, devient chanoine de Notre-Dame vers cette époque : il est tout trouvé de supposer qu'il a été placé là tout près d'Argenteuil pour pouvoir s'occuper de l'enfant.

Il est facile aussi de dire que plus tard, lorsqu'Abélard emmène sa jeune épouse en Bretagne et qu'ils confient leur enfant à sa sœur, ils sont peut-être passés par Fontevraud présenter l'enfant à sa grand'mère ...

Un pas de plus et l'on se demande si le père d'Héloïse ne serait pas Robert d'Arbrissel, prédicateur, réformateur, chef d'ordre. Et l'on aurait ainsi une filiation d'abbesse de monastère double à abbesse de monastère double, de Fontevraud au Paraclet.

Retournons sur un terrain plus solide, car rien, sauf une date approximative et notre incapacité de savoir combien de dames ont porté à cette époque le prénom de

[2] Voir le corpus rassemblé par P. Dronke : *Peter Abelard and Heloise in medieval testimonies*, The University of Glasgow Press, 1976.

[3] T. Evergates, « Nobles and knights in twelfth Century France », *Culture of power : lordship, status, and process in twelfth-century Europe*, ed. Th. N. Bisson, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1995, p. 11-35.

[4] W. Robl, *Heloisas Herkunft. Hersindis mater*, München, Olzog, 2001.

Hersende, ne permet de conforter cette hypothèse. D'ailleurs Hersende attirait les femmes de sa famille à Fontevraud, pas à Argenteuil. Il n'y a jamais aucune allusion dans les textes, seulement un intérêt d'Abélard pour la fondation de Fontevraud avec le désir de faire mieux[5] (mais c'était dans son caractère, et il était naturel, songeant à établir un monastère double, de s'intéresser aux options de ce qui existait déjà).

Nous avons donc une jeune fille élevée dans un excellent monastère, assez mondain, puisque Suger en prendra prétexte pour le fermer et en récupérer les biens quelques années plus tard, et où l'étude tenait une place importante. Il ne faut pas croire que c'était une exception unique à l'époque. Chelles à l'époque mérovingienne, les grands couvents ottoniens, accueillaient des femmes lettrées (et c'était presque uniquement dans les couvents d'ailleurs qu'elles pouvaient s'épanouir sur le plan intellectuel, parfois devenir des auteurs adroits et féconds, comme Hrosvita de Gandersheim). D'après les poèmes émanés de Ratisbonne ou du Ronceray près d'Angers, les demoiselles de bonne famille qui y passaient leur adolescence et parfois leur jeunesse profitaient des leçons de maîtres d'école parfois séduisants, avec lesquels flirter un peu par écrit permettait de trouver plus de charme à l'apprentissage des lettres, latines évidemment. Lorsque les porteurs de rouleaux des morts passent dans les couvents féminins, les poèmes portés sur ces lettres de faire-part et de condoléances circulaires ne détonnent pas à côté de ceux des établissements masculins, et, si l'on peut songer que parfois c'est le chapelain qui prend la plume, pour certains d'entre eux c'est impossible (ainsi des revendications contre les vieilles abbesses dans le rouleau de Mathilde, etc.)[6]. Héloïse a donc appris le latin, pour la liturgie et pour les lectures édifiantes, et pour la communication écrite ; elle a lu les auteurs classiques à partir desquels on apprenait la langue et la versification, et les Pères de l'Eglise. Et probablement avec enthousiasme, énergie et talent. Mais pour ce qui est de l'hébreu et du grec, dont la crédite généreusement un admirateur, Hugues Métel, qui cherchait à se faire un nom en écrivant des lettres dithyrambiques à des personnalités, elle n'en savait probablement que ce que pouvait alors en savoir un esprit curieux dans une bibliothèque moyenne : le *De nominibus hebraicis* de saint Jérôme et quelques glossaires des mots grecs utilisés par les Pères de l'Eglise. Cela suffisait pour justifier les compliments hyperboliques alors en usage entre gens courtois. Je parle de bibliothèque moyenne, non que l'on ait identifié des livres venus d'Argenteuil, mais parce qu'Anne-Marie Turcan a étudié une liste de livres venant d'une bibliothèque féminine, pour laquelle elle propose, à titre d'hypothèse, Argenteuil à côté d'autres candidats possibles[7].

À quelle époque ? On ne sait que ce qu'en dit Abélard : lorsqu'il entend parler d'elle, vers 1114-15, c'était une toute jeune fille. Mais elle était déjà renommée pour sa science, dans ce quartier autour de Notre-Dame et du cloître où se pressaient encore les étudiants, qui commençaient tout juste à essaimer rive

---

[5] J. Dalarun, « *Capitularia regularia magistri Roberti* : de Fontevraud au Paraclet », *Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Comptes rendus des séances ... 2003*, Paris, 2003, p. 1601-1636.

[6] *Recueil des rouleaux des morts (VIII^e siècle-vers 1536)* publié ... par J. Dufour. I. *VIII^e siècle-1180*, Paris, 2005 (Recueil des Historiens de la France ..., Obituaires, série in-4° VIII).

[7] A.-M. Turcan-Verkerk, « Ouvrages de dames ? À propos d'un catalogue du XI^e siècle jadis attribué à Notre-Dame de Paris », *Scriptorium*, 61/2, 2007, p. 286-353, spécialement p. 348-353.

gauche (mais si sa vie avait été moins proche de celle d'autres célébrités, il est probable que nous n'aurions jamais rien su de cette réputation). Et elle voulait continuer à étudier, on lui cherchait un maître. Si elle est née vers 1095, elle a environ vingt ans. Si elle est née vers 1090, comme on a tendance à le supposer maintenant, elle en a 25. Pierre Abélard, né en 1079, a au moins 35 ans. Pourquoi les critiques cherchent-ils à la vieillir ? C'est une autre histoire ... Pour tenir compte de sa notoriété, disons, et de son caractère. Et pour pouvoir lui attribuer des textes d'attribution discutée, où l'écart d'âge entre les deux épistoliers ne peut être aussi grand[8].

Mais quelles peuvent bien être ses perspectives d'avenir, dans la maison de son oncle le chanoine ? Pourquoi n'est-elle pas restée à Argenteuil, où ses talents lui auraient sûrement permis de devenir avec le temps abbesse, donc active et indépendante ? C'est qu'elle n'avait pas de vocation pour la vie monastique. Était-ce par désir d'un enseignement plus poussé, alors qu'à Argenteuil elle n'avait plus rien à apprendre? Ou pour attendre un éventuel mari ? On n'en parle pas, et elle ne semble pas, par ce qu'elle est supposée dire plus tard du mariage, y avoir beaucoup rêvé ; d'ailleurs, selon les habitudes du temps, elle eût fort bien pu l'attendre à Argenteuil. Non, elle est dans la maison de son oncle et ne rêve que de savoir toujours davantage. Et son oncle est tout à fait d'accord : il veut qu'elle progresse, et lorsque Abélard propose ses leçons d'enseignant déjà fameux en échange de son hébergement, il saute sur l'occasion, étant, comme le suggère Abélard perfidement, assez près de ses sous.

Mais quel aurait été l'avenir d'Héloïse si Abélard n'avait pas à ce moment donné senti l'atteinte du démon de midi ? Elle aurait tenu la maison de son oncle, et il l'aurait produite de temps en temps devant ses collègues, tout heureux d'avoir une nièce savante. Et à sa mort, si elle n'avait pas trouvé un mari érudit disposé à prendre une femme savante pour recopier ses propres œuvres, parmi les écolâtres qui gravitaient autour des écoles parisiennes, elle aurait dû quitter le cloître Notre-Dame et retourner vieillir comme dame pensionnaire à Argenteuil ou ailleurs. Sa vie n'aurait pas été passionnée, douloureuse et active. Et nous ne saurions pratiquement rien d'elle, même si pour finir elle était devenue abbesse d'Argenteuil ou d'ailleurs, et les études de « gender history » manqueraient d'un chapitre de choix.

Car Héloïse n'est devenue elle-même que par Abélard. Elle a été une femme dans l'ombre d'un homme, avant de devenir l'abbesse irréprochable dont on n'a jamais pu dire que du bien, dans une activité qui lui a somme toute procuré l'épanouissement qu'elle n'aurait peut-être pas atteint sans l'enrichissement humain de sa brève et douloureuse aventure.

Passons rapidement sur les détails, trop connus, de cette aventure. Abélard s'installe chez Fulbert par calcul assez cynique, non par hasard. Il réussit trop bien : les leçons fournissent de longs tête-à-tête, de moins en moins studieux, et Héloïse s'enflamme. Et l'intellectuel manœuvrier (il a donné assez d'exemples de ses capacités de stratège) est pris à son propre jeu : il aime lui aussi, toujours

[8] On a cherché ces dernières années à reconnaître dans les *Epistolae duorum amantium* éditées par Ewald Könsgen en 1977 une copie (tardive, le manuscrit est de la fin du XV^e^ siècle) des lettres d'Abélard et Héloïse au moment de leurs amours. Mais le ton de la femme, que l'homme fâche en l'appelant « vieille », n'est pas celui d'une jouvencelle devant un homme plus âgé : d'où la tendance à attribuer à Héloïse le plus d'années possible. Voir plus bas n. 15.

égoïstement, mais profondément. Il en néglige son enseignement, alors son plus cher orgueil. Il donne pour exemple de grammaire *Petrus amat suam puellam*, et ses élèves ricanent. Tant pis pour la réputation d'Héloïse. D'ailleurs, celle-ci est ravie lorsqu'elle entend chanter dans les rues les chansons que Pierre a composées pour elle. Quand Fulbert, seul à ne rien savoir, les prend sur le fait, Abélard est expulsé. Mais Héloïse est très fière d'elle : elle a pour amant un être d'une qualité intellectuelle exceptionnelle, le plus célèbre des professeurs de l'époque. Lorsqu'elle se trouve enceinte, elle en avertit Abélard, en cachette, avec une grande joie : aucune honte apparemment, aucune crainte pour l'enfant. Il l'enlève et l'envoie accoucher chez sa propre sœur, en Bretagne : sa lignée prend en charge l'enfant, prénommé par elle Astralabe avec un manque de conformisme évident, dont ses parents vont s'occuper, probablement le plus souvent de loin, par la suite : Abélard lui dédiera un poème moral, et Héloïse devenue abbesse le recommandera, devenu adulte et clerc, pour une charge pastorale.

En attendant Abélard négocie avec Fulbert. Il finit par proposer le mariage. Il lui semble qu'il fait une immense concession, lui professeur renommé, alors que ce mariage peut entraver sa carrière, au moins matériellement sinon en droit, du moment qu'il ne prétend pas aux ordres majeurs (mais la réforme grégorienne est en marche, qui lutte tout spécialement contre l'hérédité des charges spirituelles, donc contre les prêtres mariés). Mais il ne veut pas que cela se sache : la réputation qu'il entend préserver, c'est la sienne, pas celle du clan d'Héloïse. Revenue de Bretagne après l'accouchement, Héloïse se montre difficile à convaincre. Ce qu'elle dit contre ce projet de mariage, d'après Abélard dans son autobiographie, puis dans ses lettres plus tard, la postérité s'en est emparée, différemment selon les époques, de Jean de Meung aux romantiques et aux féministes, mais probablement toujours avec un décalage par rapport à la pensée d'Héloïse et d'Abélard et au contexte social de l'époque, où l'Église peinait à imposer une régularisation des liens conjugaux, que l'aristocratie en particulier n'avait pas encore pleinement assimilés, les combinant avec de plus anciennes conceptions des stratégies matrimoniales. Abélard et Héloïse, 'nouveaux intellectuels' dans un monde en évolution, sont plutôt non-conformistes : de la même façon qu'ils considèrent la noblesse, même la leur, comme une notion vide et sans intérêt (comme saint Bernard, qui n'accorde jamais le titre de noble même à ceux qui lui font des donations), de même ils déconnectent l'amour du mariage, déconsidéré parce qu'il induit une obligation, une atteinte à la liberté du don de soi : Héloïse veut se donner non par obligation légale, mais par dévouement librement consenti, à chaque instant. Et son admiration pour son amant fait qu'elle veut l'aimer et le servir, mais pas lui imposer les mesquineries de la vie quotidienne, la charge d'une famille. Elle ne demande rien pour elle, que la liberté de sa passion. Amour absolu, liberté philosophique. Abélard, lui, a la naïveté de croire qu'un mariage secret, qui par le sacrement rachète la faute morale mais pas la tare d'honneur sur le clan d'Héloïse, peut lui assurer la continuité de sa carrière. Le droit récent lui interdit de se marier, l'usage le lui permet encore, la prudence lui conseille la discrétion sinon le secret. Il veut la tranquillité sans l'engagement quotidien. Or Héloïse, retournée chez son oncle après la discrète cérémonie, ne perd pas une occasion de nier ce mariage, se parjurant sans hésitation pour suivre la volonté de son mari. C'est encore un trait de non-conformisme, car le parjure est à l'époque un péché grave. Comme Fulbert, furieux parce qu'elle ment sur ce mariage, la

maltraite, Abélard la met en sécurité à Argenteuil, avec l'habit de religieuse (nous ne savons pas si les simples pensionnaires le portaient) mais sans le voile. Il allait l'y voir de temps en temps, apprenons-nous d'après leurs lettres, et y exigeait son dû conjugal... Ce deuxième enlèvement attire sur lui les foudres : Fulbert soudoie son serviteur et le fait castrer (environ 1116). Cette punition existait en droit nobiliaire, comme punition du viol (ce qui n'est pas le cas) ou du rapt : et de fait Abélard a enlevé Héloïse deux fois, la soustrayant au clan familial, avant et après le mariage, et lui faire prendre l'habit à Argenteuil, la mettant ainsi hors d'atteinte, pouvait sembler une façon de se débarrasser de ses engagements secrets (Guy Lobrichon suppose même qu'il l'y a fait entrer en lui disant qu'il se ferait moine lui-même).

Le scandale fut grand, il en reste des traces dans les poésies du temps. Abélard effondré de honte (ce qu'il ne raconte pas dans l'*Histoire de mes malheurs*, c'est qu'il attaqua Fulbert en justice, et que celui-ci dut quitter Paris un moment et rompit avec les Garlande ses protecteurs) se fit moine à Saint-Denis, et exigea qu'Héloïse prît le voile avant lui, à Argenteuil. Car des gens mariés ne pouvaient rentrer dans la vie monastique, c'est-à-dire rompre l'engagement matrimonial, que s'ils le faisaient tous les deux. Héloïse effondrée, se sentant responsable de la déchéance de son idole et privée de ce qui avait fait la gloire de sa vie, tout en signalant qu'elle l'avait bien prédit, prit le voile en pleurant et, raconte Abélard (ce peut être leur façon à tous deux d'exprimer le tragique de leur situation), en récitant des vers de Lucain sur le destin. Elle avait été blessée, dit-elle par la suite, de ce qu'il ait voulu qu'elle prît le voile avant ses propres vœux à Saint-Denis, comme s'il n'avait pas eu confiance en elle. Amertume supplémentaire. Sans vocation mais par obéissance, elle rentra dans la vie monastique comme on met fin à ses jours...

Pourtant la vie continue. Les mauvaises langues (et notamment Roscelin, vers 1119-1120) racontent qu'Abélard venait lui rendre visite à Argenteuil et lui apporter ce qu'il gagnait avec les leçons qu'il avait reprises. Est-ce que Roscelin, vieux et malveillant, ne confond pas avec le premier séjour à Argenteuil ? Il lui reproche aussi de s'être fait faire un sceau avec un double personnage, féminin et masculin. En tout cas les liens se desserrent par l'éloignement d'Abélard qui, peu malléable et toujours prêt à discuter, apparaît vite comme indésirable : il quitte Saint-Denis, fin 1121, et s'installe près de Provins, puis près de Troyes en 1122. Les années passent, Héloïse dans sa nouvelle vie, dans l'ombre, se souvient, lit, enseigne peut-être les jeunes filles du couvent : c'est probablement elle, la plus savante, qui remplit les rouleaux des morts qui passent à Argenteuil[9] ; elle devient prieure à Argenteuil, donc en bonne position de devenir un jour abbesse, lorsqu'en 1129, alors que Pierre Abélard poursuit sa vie mouvementée, enseignant libre dans son oratoire du Paraclet, puis abbé de Saint-Gildas de Rhuys en 1127, Suger obtient l'expulsion des moniales d'Argenteuil, dont il veut récupérer les dotations pour Saint-Denis (saine gestion d'administrateur compétent, capable de trouver des revenus supplémentaires). L'apprenant, Abélard quitte un moment son abbaye, trouve Héloïse auprès de laquelle sont demeurées une partie des moniales expulsées, les installe dans son oratoire du Paraclet, sur une terre donc qui lui avait été donnée en

[9] Dans le rouleau du bienheureux Vital de Savigny, voir P. Bourgain, « La mémoire des défunts dans les rouleaux des morts », H. Casanova-Robin et P. Galand((dir.), *Écritures latines de la mémoire, de l'Antiquité au XVI^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2010 (Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance européenne, 66), p. 107-129, ici p. 111 n. 2.

propre par un protecteur, Milon de Nogent, et où il avait construit un oratoire, puis ses élèves quelques bâtiments. Ensuite il retourne en Bretagne où il veut très sérieusement réformer une communauté qui l'avait probablement élu sur sa réputation discutée, en pensant qu'un abbé qui avait été condamné (Soissons, 1121) serait probablement compréhensif, ce qui fait que sa carrière d'abbé tourne mal.

Bien qu'elle ne porte que le titre de prieure encore pour quelque temps, Héloïse se comporte alors en abbesse, d'un établissement pauvre et démuni, certes (ce n'est pas le riche couvent d'Argenteuil aux portes de Paris), mais où tout est à faire, en toute liberté, dans le cadre de la règle bénédictine qui laisse les établissements indépendants les uns des autres. De supérieur, à part évêques et papes auxquels elle demande prudemment toutes les confirmations et appuis nécessaires, Héloïse n'en reconnaît qu'un, le fondateur, Abélard, le Maître.

À partir d'ici divergent nos sources de renseignements. Toutes les sources sauf une nous montrent une abbesse exemplaire, de temps en temps visitée, en fraternelle charité et non moins fraternelle inspection, par saint Bernard : une abbesse qui construit et assure sa communauté, lui trouve des moyens d'existence, par des dons qui reconnaissent la qualité de la nouvelle fondation, au point que le premier prieuré, Trainel, sera créé vers ou peu après 1138 ; qui y gagne une réputation de science et de sagesse telle que de loin un inconnu comme Hugues Métel lui envoie des lettres louangeuses, que l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable qu'à l'occasion elle héberge au passage la tient en haute estime, que le pape en confirmant les possessions du Paraclet lui reconnaît le titre d'abbesse (il semble que Pierre Abélard n'y tenait pas tellement, car tout en ne visitant le Paraclet que de loin il avait réfléchi à la vie religieuse féminine et conclu que, contrairement à ce qui se passait à Fontevraud, en cas de monastère double il ne fallait pas laisser le commandement aux femmes) ; elle demande par écrit à Abélard des renseignements sur des problèmes théologiques (*Problemata Heloisse)*, ou obtient de lui un ensemble d'hymnes à chanter chaque jour et tout au long de l'année au Paraclet. Lorsque les orages s'amoncèlent à nouveau autour de la tête du Maître, elle reste dans une attente désolée : lorsque Abélard est condamné en juin 1141 au concile de Sens, c'est à elle qu'il écrit, tout de suite après sa condamnation, sa *Confessio fidei*[10], pour l'assurer qu'il n'a jamais faibli dans sa foi, ce qui au XII^{e} siècle équivaut à l'assurer de l'intégrité de sa propre personnalité, et que dans le désastre social l'essentiel est sauf. Après sa mort à Cluny en 1142, elle obtient de Pierre le Vénérable, qui lui écrit avec infiniment de tact et de sympathie, que le corps de Pierre lui soit envoyé pour être enterré au Paraclet, et qu'il y joigne une absolution sur lettre ouverte (de façon que le sceau qui l'authentifie ne soit pas brisé) à placer sur son tombeau, pour proclamer qu'il est mort réconcilié, sans tache sur sa mémoire[11]. Et elle continue ensuite, pendant vingt-deux ans, à mener son monastère, qui de son vivant se développe en créant presque une dizaine de prieurés, à lui trouver une façon de vivre et d'appliquer la Règle bénédictine qui satisfasse à la fois son exigence intérieure et ceux qui l'entourent et la surveillent : les autorités

[10] Ch. Burnett, « *Confessio fidei ad Heloissam* : Abelard's last letter to Heloise ? A discussion and critical edition of the latin and medieval french versions », *Mittellateinische Jahrbuch*, 21, 1986, p. 147-155, conclut à l'authenticité.

[11] Correspondance avec Pierre le Vénérable dans l'édition de G. Constable, *The lettres of Peter the Venerable*, I, p. 401-402, ep. 167 et 168.

ecclésiastiques et l'aristocratie de Champagne, des dons de qui vit le Paraclet. Prudente donc, avisée, adroite, l'abbesse du Paraclet, qui trouve un équilibre entre la tradition bénédictine, l'exemple de Fontevraud, et les coutumes cisterciennes dont la liturgie du Paraclet s'inspire. Une abbesse admirable, après laquelle le Paraclet n'aura plus qu'à continuer sur sa lancée.

Et puis, l'autre source : les lettres échangées avec Abélard à la suite de son autobiographie[12], écrite à Saint-Gildas en Bretagne en 1131-1132. Ces lettres célèbres, discutées, contestées, admirées ou vilipendées, depuis que Jean de Meung les a trouvées et traduites au XIII^e^ siècle, et qui nous ont valu l'Héloïse des Dames du temps jadis de Villon, les Héloïses libertines du XVIII^e^ siècles, les amoureuses tragiques du romantisme, et les Héloïses suffragettes tenant de l'amour libre des féministes. Parce qu'elles montrent, avec l'*Historia calamitatum* mais surtout avec les deux premières lettres d'Héloïse (la suivante ne parle plus que du Paraclet et de l'œuvre à construire), une amoureuse passionnée, refusant le mariage pour mieux vivre l'amour dans la liberté, et ensuite se rongeant en regrets inassouvissables, dans le souvenir des folles années de passion, redoutant l'hypocrisie, sous le couvert d'apparences irréprochables mais trompeuses au fond, et regrettant toujours ne pas se repentir assez. Et surtout, alors que son époux a réfléchi sur la culpabilité qu'il ne voit que dans l'intention, se rongeant de sa responsabilité dans le désastre, ce qu'elle exprime en se lamentant d'être à la fois coupable et innocente : innocente selon l'éthique abélardienne, puisqu'elle n'a pas voulu ce désastre, coupable de l'éternelle faute des femmes à cause desquelles, répètent inlassablement les hommes, tous les maux arrivent depuis Eve. Responsable donc, malgré tout son amour. Et au nom de cet amour, se dressant face à Abélard avec une exigence et, au fond, une amertume profonde, même dans la séparation.

Authentiques, elles le sont sans conteste, ces lettres, depuis que la datation du manuscrit le plus ancien a été remontée dans le temps jusque bien avant Jean de Meung, dans la décennie 1230. Œuvre exactement identique à ce qui est sorti dès l'origine de la plume des deux époux, cela est moins sûr. Le dossier était conservé au Paraclet, et c'est une copie envoyée à l'évêque de Paris Guillaume d'Auvergne, vers 1235, qui a donné lieu au manuscrit le plus ancien[13]. Ce dossier comprenait, après l'échange de lettres qui valait vie des fondateurs, tout un ensemble de documents sur le Paraclet et d'autres monastères de femme. Il était représentatif d'un projet de vie. Il n'a pas semblé scandaleux ou grivois aux contemporains, ni à l'évêque Guillaume qui l'a fait transcrire vers 1235, mais seulement au XVIII^e^ siècle.

Mais cela ne veut pas dire qu'il faut le prendre pour argent comptant. Aveux, confessions, échanges sont biaisés par les modes d'expression (et donc de pensée) de l'époque, le but à obtenir et les arrière-pensées innombrables. Ainsi, peut-être Abélard se charge-t-il pour grandir Héloïse, suggère Lobrichon devant son égoïsme monumental, pour nous insupportable. Il y a en tout cas des choses qu'il ne dit pas, ou qu'il présente de façon à orienter la compréhension – c'est un des moteurs de la rhétorique enseignée à l'école – ou parce qu'il reconstruit lui-même ses souvenirs. Et puis, il y a l'épaisseur des conditions de vie et des évolutions de l'époque, que

[12] *Historia calamitatum*, éd. J. Monfrin, Paris, Vrin, 1960.

[13] J. Dalarun, « Nouveaux aperçus sur Abélard, Héloïse et le Paraclet », *Francia*, 32, 2005, p. 19-66.

tous deux n'éprouvent aucun besoin de préciser puisqu'ils y baignent, et que nous devons reconstruire patiemment au risque des pires fautes de compréhension. Les divergences d'interprétation, depuis des siècles, en sont le frappant témoignage.

Or, en confrontant les deux séries de documents, disons les extérieurs et les intérieurs, se reconstruit une histoire plausible. Ces deux grands intellectuels partageaient un certain non-conformisme parfois provocant (comme le choix du prénom Astralabe par Héloïse, ou Paraclet pour l'oratoire), un refus d'agir ou de croire sans avoir réfléchi et donné leur approbation intellectuelle, une exigence d'absolu qui les rend ouverts aux mouvements de réforme vers une vie spirituelle et religieuse épurée, avec les hésitations de leur époque. Tous deux, comme saint Bernard, considèrent comme peu de chose la noblesse dont ils sont issus probablement, et les biens matériels qu'ils savent cependant gérer (Héloïse semble-t-il mieux qu'Abélard). Mais ils sont aussi très différents. L'un fantasque, cérébral, égotiste. L'autre, Héloïse, plus cohérente, réaliste, mais aussi plus profonde. Femme de tête sachant prendre un cap et s'y tenir, et l'infléchissant, souplement, d'après une juste appréciation des forces en présence, alors que la carrière d'Abélard fut une suite de charges contre des murs. En particulier, le mot 'amour' ne signifiait pas la même chose pour tous deux. Pour Abélard, c'était la concupiscence, surtout au départ. Pour Héloïse, c'était une dévotion à la fois spirituelle et physique, dans l'union de l'âme et du corps. Les corps séparés, l'amour est resté. Et aussi l'exigence. Car Héloïse était exigeante, pour elle-même, pour son époux, pour ses religieuses, et même envers les personnalités du monde ecclésiastique qu'elle a côtoyées, à qui elle sait demander avec douceur et autorité. Toujours elle était marquée d'une exigence d'authenticité, dirions-nous de nos jours : anxieuse de chanter les hymnes qui conviennent au moment juste, de façon que la méditation ne soit perturbée par aucune dissonance, aucun sentiment d'à-peu-près ; désireuse d'authenticité dans la vie religieuse et de cohérence (sans doute difficile à obtenir pour des femmes dans un monde régi par une pensée masculine), mais arrivant à un compromis qui préserve les intérêts du Paraclet, établissement protégé par l'aristocratie locale avec qui elle reste en étroit contact pour les donations, le droit d'enterrer au Paraclet, l'éducation des fillettes, protégé par le pape si nécessaire, par l'évêque de Troyes pour ne pas prendre de risque. Mais ne soumettant pas le Paraclet à la clôture qui la couperait du monde.

Et soumise ? C'est un grand paradoxe. La future abbesse, au nom de la pureté morale et de la cohérence, critique énergiquement les institutions sociales et religieuses, en particulier la règle bénédictine, inadaptée à la vie religieuse féminine parce que faite par et pour des hommes, et pourtant, devant la pression qui pousse à l'institutionnalisation des formes de vie religieuse, elle va ranger le Paraclet sous la règle bénédictine, à partir de 1135, mais en bataillant pour conserver des modes d'application qui en font un projet spécifique. Héloïse met sa fierté à obéir à Abélard, en tout. Mais en fait, surtout à partir du moment où, après l'échange de lettres, elle comprend qu'il faut se tourner vers l'avenir, elle lui échappe tout en lui conservant son amour, et n'en fait plus qu'à sa tête. Abélard rêvait d'un Paraclet où il serait le maître spirituel, le fondateur, gardant dans sa soumission les religieuses, ces femmes frappées d'incapacité, et en particulier, loin de donner la préséance aux femmes comme à Fontevraud, cantonnant Héloïse au rôle d'exécutante avec le titre de diaconesse ou de prieure. Héloïse est reconnue comme abbesse par le pape en

1135 et au Paraclet, est seule à commander, sous le contrôle lointain de l'évêque, même aux hommes, chapelains ou autres, de la communauté, sur qui elle se réserve le droit de punition. Elle se fait même reconnaître le droit de prêcher, qu'Abélard refuserait bien aux femmes, traditionnellement (la position se durcira au XIII^e^ siècle, d'ailleurs, mais à la fin du XII^e^ siècle Hildegarde de Bingen prêche encore en public). Abélard bâtit une règle pour le Paraclet, en grand décideur, à partir de ses réflexions philosophiques et de justifications idéologiques, et en réaction aux exemples antérieurs (Fontevraud) ; il y prévoit une place prépondérante pour le Maître (c'est-à-dire lui-même), que les religieuses serviraient, s'occupant des habits des hommes, de leur bien être, de la sépulture du Maître. Mais ce que l'on suit au Paraclet, ce sont des Institutions simples, réalistes, modérées, pleines de bon sens et d'à propos, qui complètent la règle bénédictine mais où il n'y a pas de Maître. Exemple, Abélard précise ce qu'il faut manger, les *Institutiones* reprennent : « nous mangeons ce que nous avons » ... Et le ton est infiniment plus vivant que dans la Règle d'Abélard. Héloïse lui garde tout son amour et son attention, réclamera son corps, entretiendra ses religieuses dans le respect du fondateur et l'impulsion intellectuelle qu'il leur a recommandée. Mais elle n'en fait qu'à sa tête et ne laisse pas mettre en danger son œuvre au Paraclet par trop de proximité avec le fondateur compromettant, qui va de nouveau s'attirer des ennuis. Et Abélard, semble-t-il, comprend qu'il ne sera jamais, au Paraclet, le Maître tout-puissant. Il reprend sa vie d'enseignant ...

Héloïse, à la façon des femmes de son époque qui prennent les obstacles en louvoyant et non de front, arrive toujours à peu près à ce qu'elle veut, et a l'art de gouverner en ménageant les autorités. À partir de 1135 environ, elle mène sa barque, qui est celle du Paraclet, avec une adresse infinie et une volonté d'acier, jusqu'à sa mort en 1164.

Les œuvres

D'après les *Institutiones*, il y a dans l'emploi du temps chargé des religieuses cinq plages de temps, dans la journée, pour la lecture. Lecture active, chaque jour une des religieuses est chargée par l'abbesse de commenter un passage. Tout ce qui est prévu dans la Règle bénédictine pour le travail manuel a été reversé par Héloïse pour l'activité intellectuelle. Il est probable que cela ne durera guère après elle. Mais jusqu'au XVI^e^ siècle on chante la messe de Pentecôte en grec (translittéré en latin bien sûr), comme à Saint-Denis.

Que nous a donc laissé Héloïse comme fruits de sa science renommée ? Les lettres à Pierre le Vénérable, les *Institutiones*, les lettres à Abélard[14] et indirectement, les questions qu'elle pose à Abélard et auxquelles il répond (*Problemata Heloisse*). Si elle a prêché au Paraclet, ses sermons n'ont sans doute pas été notés.

On a trouvé que c'était peu. Le corpus de ses œuvres est enrichi presque chaque année par de nouvelles propositions. Elle aurait pu écrire elle-même les

[14] Éd. P. J. C. Muckle, « The personal letters between Abelard and Heloise », *Medieval studies*, 15, 1953, p. 47-94 et « The letters of Heloise on religious life and Abelard's first reply », *Medieval Studies* 17, 1955, p. 240-281. Traduction (entre autres) : *Lettres d'Abélard et Héloïse*, éd. et trad. E. Hicks et T. Moreau, Le Livre de Poche (Lettres gothiques), Paris, 2007.

lettres d'Abélard ? Cette supposition a fait long feu. Peut-on espérer retrouver une correspondance datant de leurs amours ? On a cru (certains croient) la retrouver dans les *Epistole duorum amantium* copiées en extraits à Clairvaux au XV^e^ siècle. Texte qui à mon avis date de la seconde moitié du XII^e^ siècle, et met en scène une dame probablement plutôt mûre et indépendante et un professeur dont elle dit qu'il est l'étoile de son temps, mais souvenons-nous qu'on ne peut pas dire moins quand on s'adresse à un maître. Même en prenant en compte l'évolution probable du style en vingt ans et après des années de vie en milieu monastique, les différences stylistiques autant que le caractère des lettres en présence me semblent exclure l'attribution, et je n'en tiendrai pas compte[15].

La tendance est aussi à lui attribuer un certain nombre de poèmes rythmiques religieux, qui figurent dans des manuscrits au côté d'autres qui ont été utilisés au Paraclet[16]. Au siècle dernier on pensait à Abélard, maintenant on les attribue à Héloïse[17]. Ces nouvelles attributions manquent toujours de démonstrations fermes[18], mais il me semble qu'il est probable qu'elle ait composé des textes de ce genre.

Abélard est un poète extraordinaire, non pas en vers métriques (le *Carmen ad Astralabium* me semble passablement médiocre[19]), mais en vers rythmiques (*Planctus* et Hymnaire du Paraclet[20]). Héloïse avait sûrement appris à faire des vers à Argenteuil, et peut-être complété sa formation sous la houlette d'Abélard chez Fulbert. L'épitaphe de Vital de Savigny, probablement de sa plume, lorsqu'elle était à Argenteuil, en témoigne[21]. Œuvre de circonstance, elle me semble de bon niveau sans être exaltante. Des poésies religieuses surtout orientées vers la conception de la vie religieuse féminine, comme les *Epithalamica*, qui brodent sur le mariage spirituel avec l'Epoux céleste, base de la liturgie de la consécration des moniales, me semblent des thèmes possibles. Mais ils sont un peu mièvres, et la mièvrerie n'est pas un des traits dominants d'Héloïse. Enfin, on cherche à lui attribuer la très belle séquence *Virgines caste*, dont pour le coup la hardiesse sensuelle et la profondeur lui conviendraient parfaitement. L'ennui est que sa forme, comme le souligne Peter Dronke, renvoie plutôt à la fin du XI^e^ siècle. Devant ce lot de poèmes attribuables, je reste donc perplexe. Certains sont possibles, mais je me refuse à dessiner une personnalité poétique d'Héloïse d'après ces textes. Guy Lobrichon, pour sa part, dit qu'il ne pense pas qu'Héloïse connaissait assez la musique pour composer des pièces lyriques de ce genre, mais cela ne me semble pas un argument

---

[15] Voir un résumé équilibré de la controverse par J. Ziolkowski, « Lost and not yet found : Heloise, Abelard, and the *Epistolae duorum amantium* », *Journal of medieval latin*, 14, 2004, p. 171-202.

[16] En particulier dans un manuscrit originaire de Nevers, Paris, BnF, N. A. L. 3126. Voir M. Huglo, « Un nouveau prosaire nivernais », *Ephemerides liturgicae*, 62, 1957, p. 3-30.

[17] *The poetic and musical legacy of Heloise and Abelard : an anthology of essays by different authors*, ed. M. Sewart & D. Wulstan, Ottawa, 2003 ; *Listening to Heloise : the voice of a twelfth century woman*, ed. B. Wheeler, New York, 2000.

[18] Excellente analyse du dossier par P. Dronke et G. Orlandi, « New works by Abelard and Heloise ? », *Filologia mediolatina*, 12, 1905, p. 123-177.

[19] Éd. J. Rubingh-Bossher, Groningen, phil. diss. Rijksuniversiteit, 1987.

[20] Les *Planctus*, outre l'édition de G. Vecchi, sont édités par M. Sannelli, Trento, 2002. L'hymnaire du Paraclet, est édité par J. Szöverffy, *Peter Abelard's Hymnarius Paraclitensis. An annotated edition with an introduction*, 2 vol., Albany, N.Y.-Brookline Mass., 1975.

[21] *Recueil des rouleaux des morts* (cité n. 6), doc. 122, tit. 41, p. 540-541.

plausible : elle en savait en tout cas assez pour les chanter, et sans doute autant qu'Abélard qui en compose.

Je me contenterai donc de la prose, essentiellement des lettres écrites au Paraclet, à Pierre le Vénérable et à Abélard. Elles témoignent d'une profonde culture, de vastes lectures, d'une aisance dans la rédaction égale à celle de ses correspondants, et même, d'un sensibilité auditive supérieure à celle d'Abélard : elle utilise un peu plus la prose rimée, très répandue aux X^e^ et XI^e^ siècles et plus qu'on ne le dit au XII^e^, alors que Pierre Abélard, pour donner à son récit les couleurs de l'émotion, utilise davantage les adverbes et les corrélations qui soulignent les parallélismes. Elle utilise les topoi rhétoriques comme à son époque (ainsi la description des bords de l'Ardusson où s'installe le Paraclet comme un repaire de voleurs et de bêtes sauvages, ce qui n'était sûrement pas le cas, mais vient de la tradition hagiographique), avec beaucoup d'adresse. Ses réminiscences des auteurs classiques et patristiques (y compris saint Jean Chrysostome) sont souples et introduites adroitement. Clanchy suppose que c'est elle qui a amené Abélard à se servir davantage des auteurs classiques après l'avoir connue, en dessinant donc une influence de l'élève sur le maître qui en tout cas, vu le caractère d'Abélard, ne peut avoir été qu'inconsciente, vu le ton de supériorité qu'il ne cesse de prendre vis-à-vis d'elle. Je pense que les influences peuvent avoir été multiples et dépendent aussi du type d'œuvres conservées. En tout cas Abélard a rappelé l'interprétation chrétienne des auteurs classiques aux dames du Paraclet.

Au total, Héloïse participe pleinement de l'épanouissement stylistique du beau XII^e^ siècle, plus coulant, moins appliqué qu'au XI^e^ siècle, pas encore crispé sur la recherche de l'effet par les tropes comme dans la seconde moitié du siècle, cherchant librement son rythme sans se contenter de formules toutes faites. C'est un plaisir de la lire, pour la forme comme pour le fond, sa pensée bien que coulée dans le moule de son époque restant toujours indépendante et réservant son approbation jusqu'à ce que sa raison en ait reconnu le bien-fondé : l'indépendance d'esprit qu'Abélard a apprise à ses étudiants, elle en a pleinement hérité, en toute conscience. Pour cette indépendance, la fragilité féminine, dont les dames de cette époque savent si bien jouer lorsque cela les arrange, n'est pas un handicap. Peut-être qu'Abélard s'en est rendu compte à son grand dam. Pauvre Pygmalion, un moment déconcerté par les exigences de sa créature, puis doucement laissé sur place... Exigeante pour elle-même et autrui, incapable de superficialité, ayant su lentement se reconstruire après l'effondrement de son monde, Héloïse, quelle que soit sa naissance, est une grande dame.

Pascale Bourgain
École Nationale des Chartes